

Invité à un colloque sur le polyhandicap à Fribourg, David Le Breton abordera la variété des émotions

## «De tout pour faire un monde»

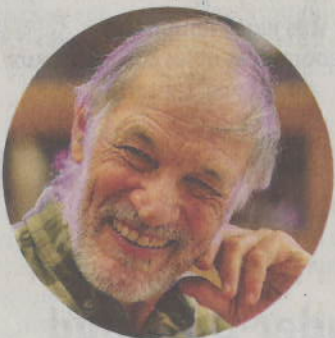
«EMERIC ENAUD

**Anthropologie** » Une personne présentant un polyhandicap ou une trisomie 21 ne représente pas «une humanité différente, mais l'une de ses multiples déclinaisons, comme tout un chacun», pour David Le Breton, professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg. Invité à l'Université de Fribourg pour un colloque autour du polyhandicap et des émotions, ce vendredi 7 février, le Français y abordera un thème qui lui est cher: l'anthropologie des émotions.

S'il n'est pas spécialisé sur le sujet du handicap à proprement parler, l'immense spectre des différences des êtres humains, notamment leurs manières d'exprimer leurs émotions d'une culture à une autre et d'un individu à un autre, est ce qui fait son bonheur: «Cette infinie complexité du monde produit le sentiment d'être vivant et nous rappelle le miracle de nos existences.» Les personnes présentant un polyhandicap incarnent cette complexité comme les autres.



L'étudiante non voyante Kanya Phu-ard, 12 ans, éclate de rire lors d'une répétition de groupe à l'École pour les non-voyants et les non-voyants polyhandicapés, en Thaïlande. Keystone



### «Il faut apprendre à s'émerveiller des particularités de chacun»

David Le Breton

Dans son livre, *Anthropologie des émotions. Être affectivement au monde* (Petite Bibliothèque Payot), publié en 2021, il montre en quoi les émotions, et leurs expressions, ne relèvent pas de la biologie mais sont toujours déterminées par le genre, l'âge, le contexte, la culture. Dans une même société, les manières d'exprimer les différentes émotions, la douleur par exemple, peuvent être très différentes d'une personne à une autre. Très spectaculaires pour les uns, très discrètes pour les autres. Dans l'Amérique des années 1950, les médecins jugeaient par exemple les immigrés juifs et italiens catholiques comme plus douillets que les protestants, moins prompts à solliciter des antalgiques. «Or ce sont des réactions totalement construites, probablement par des éducations différentes,

avec des mères traditionnellement plus protectrices et attentionnées dans les cultures d'origine des premiers.»

#### Sentiments uniformisés

Mais ces frontières culturelles s'estompent de plus en plus aujourd'hui. En raison d'internet, du smartphone, de la mondialisation. «Tout ça amène une certaine uniformisation relative des émotions dans le

monde», juge l'anthropologue. Il n'y a pas si longtemps, le phénomène des *hikikomori*, ces jeunes hommes isolés, qui ne sortent pas de leurs chambres pendant des mois, était cantonné au seul Japon. Ce concept s'est étendu dans le monde entier. «D'autres problématiques se sont aussi propagées, tels les troubles alimentaires ou les scarifications, sous l'effet de la culture mondialisée.»

David Le Breton observe que les cultures s'érodent. A Rio, Tokyo ou Fribourg, on écoute les mêmes musiques. Ainsi, le jeu des émotions est modifié par ces tendances. Les nuances d'expression de la douleur en Amérique sont aujourd'hui moins notables que dans les années 1950.

Et d'un autre côté, certaines émotions se mondialisent, comme le ressentiment, qui est

«l'émotion dominante aujourd'hui en raison des inégalités, en témoigne l'omniprésence de la vengeance dans le cinéma américain», estime le sociologue. Le sentiment de solitude se généralise lui aussi. Il atteint des taux vertigineux chez les jeunes, qui n'ont presque plus d'amis, comme chez les personnes âgées, qui ont l'impression qu'on ne s'occupe plus d'eux. Cette érosion du sentiment d'appartenance,

l'universitaire français l'attribue à «l'hypnose du téléphone portable». Il y a eu une rupture anthropologique depuis son arrivée, un avant et un après smartphone. «Plus personne ne se parle, chacun reste dans son monde», regrette-t-il.

Ainsi, bien que ce monde essaie d'être de plus en plus inclusif, il s'uniformise, et la peur de l'altérité demeure. «J'ai travaillé sur le sujet des enfants au visage mutilé. Certains parents s'insurgent de voir des personnes défigurées côtoyer leurs enfants, de peur qu'ils ne soient traumatisés. Il faut justement comprendre les particularités de chacun, construire une société inclusive et se souvenir en permanence qu'il faut de tout pour faire un monde. Ne pas être accueilli à part entière dans la société génère beaucoup de souffrance.»

L'anthropologie, qui se penche sur l'humanité, du cas général au particulier, permet de réfléchir cette altérité, et de mieux comprendre l'autre. C'est ce à quoi David Le Breton s'intéressera vendredi, en dialoguant avec d'autres spécialistes, au sujet du polyhandicap et des émotions. »

### SORTIR LE POLYHANDICAP DE L'ANGLE MORT DE LA SOCIÉTÉ

Comment sortir le polyhandicap de l'angle mort de notre société? «D'abord en le faisant connaître», répond Juliane Dind, lectrice et chercheuse au département de pédagogie spécialisée à l'Université de Fribourg et directrice du Petit Conservatoire du polyhandicap. En effet, les personnes concernées (moins d'une naissance sur mille) sont mal connues du grand public. Le polyhandicap est une intrication des déficiences les plus profondes: motrices, intellectuelles et parfois sensorielles, depuis l'enfance. Ces personnes n'ont pas de langage verbal, ne peuvent pas marcher, sont dépendantes pour tous les actes de la vie quotidienne, et leur espérance de vie est d'environ 50 ans. «Ce sont donc les personnes les plus vulnérables de notre société»,

résume Juliane Dind. Afin de mieux comprendre leurs besoins, de leur garantir un accompagnement par des professionnels formés et des structures adaptées, il est important d'en parler.

C'est tout l'objet de la journée de conférences qui se tiendra vendredi à l'Université de Fribourg, sur le thème «émotions et polyhandicap». A travers les discussions d'experts de différents domaines, allant de la psychologie à la sociologie, l'idée est de se nourrir des apports de chaque spécialiste pour mieux connaître cette population aux besoins extrêmement complexes. En outre, «pour les parents d'enfants présentant un polyhandicap, je sais à quel point ça peut faire du bien de constater que leur situation suscite de l'intérêt,

tant des spécialistes que du public, composé de plus de cent spectateurs chaque année», détaille l'organisatrice de l'événement.

L'important est aussi de ne pas renforcer les représentations souvent très négatives qu'on peut avoir de ces personnes, qui parfois ont des corps très déformés, ce qui crée facilement le malaise. «Tout ça se règle par la rencontre avec eux», assure la chercheuse. Car il ne faut pas réduire ces personnes au polyhandicap: «Ce sont des gens qui ont par ailleurs des personnalités exceptionnelles. En général, ce sont des rencontres qui bouleversent notre regard.» EE

» Le colloque se tiendra vendredi 7 février, de 9 h 30 à 16 h 30 à l'Université de Fribourg. Inscription sur [polyhandicap.ch](http://polyhandicap.ch) ou directement sur place.